

Claudine BERNIER



Par Roger FOULON

1998

La poésie entoure le berceau de Claudine Bernier. Son père est le poète Armand Bernier qui rassemblera le meilleur de son œuvre sous un titre révélateur, *Le monde transparent* (1956). Son parrain est Auguste Marin, le poète à l'âme de cristal qui mourra tragiquement à la guerre, sur la Lys, en mai 1940.

Dès l'âge de quatre ans, Claudine Bernier compose des poèmes et dessine. On publiera d'elle, en 1949, sous le titre *Poèmes de mes six ans*, quelques pages datant de 1939 à 1942 et deux aquarelles peintes en 1941.

Après ses études, elle revient à la poésie, mais, de 1962 à 1995, elle ne publie que cinq recueils. Ils seront abondamment laurés.

Dans ces livres, Claudine Bernier se souvient des rythmes dont fut bercée son enfance. Elle conserve dans sa mémoire la survivance des mythologies étudiées et aimées. Ses célébrations prennent souvent pour thèmes la mer, la forêt, le vent, la nuit, la lumière. Elle essaie d'unir en une seule approche passé et futur et les fait converger d'un même mouvement vers un bonheur fragile toujours menacé et rarement atteint. Cette poésie-symbole forme un chant orchestré avec

bonheur, ponctué ou non de rimes et relancé parfois à l'aide d'amples alexandrins polis avec science et patience :

*Ma sœur que l'on dit morte et qui n'est qu'endormie,
Si tendrement lovée aux confins de moi-même,
Ma sirène aux yeux clos, chaque soir plus dolente...*

Biographie

Une vie toute simple. Claudine Bernier est née à Berchem-Sainte-Agathe (Bruxelles), le 12 août 1935. Le renom de son père et de son parrain, ainsi que sa précocité à l'écriture lui vaudront des articles chaleureux et des lettres enthousiastes de grands écrivains français comme Jules Supervielle et Marcel Arland. Dès le premier contact avec l'école primaire et jusqu'à la fin de ses études universitaires, elle paraît avoir délaissé le pinceau et la plume. Elle fait des études de philologie romane à l'Université Libre de Bruxelles. Elle est d'abord professeur de français au Lycée de La Louvière (Hainaut), au Lycée de Forest (Bruxelles), puis à l'Athénée royal André Thomas où elle enseigne, principalement la poésie, jusqu'en 1989.

Son premier recueil, *Les bûchers sur la mer* paraît en 1962. Elle collabore assez irrégulièrement à de nombreuses revues : *Marginales*, *Le Thyrses*, *L'Arche*, *La Revue Nationale*, *Le G. R. I. L.*, *La Pensée Wallonne*, *La Revue Générale*, etc.

Claudine Bernier a beaucoup voyagé. Elle a visité tous les pays d'Europe (à l'exception de la Finlande, l'Islande et l'Albanie), ainsi que la Turquie, la Syrie, le Liban et la Tunisie.

Bibliographie

Poésie :

- ***Poèmes de mes six ans***, Bruxelles, éd. du Trèfle à quatre feuilles, 1949, avec deux dessins de l'auteur, un poème liminaire de Georges Marlow et une préface de son père.
- ***Les bûchers sur la mer***, Bruxelles, Les Cahiers du Nord, 1962, avec une préface d'Angèle Vannier et deux dessins de l'auteur. Grand Prix de la ville de Ouistreham-Riva Bella.
- ***Les noces du vent***, Paris, éd. Debresse, 1970, avec une préface de Franz Hellens. Grand Prix de l'Académie poétique de Provence 1970 (Prix du troubadour Blacas d'Aulps). Ce recueil reprend douze poèmes des ***Bûchers sur la mer***.
- ***Toute l'âme du ciel***, Bruxelles, éd. André De Rache, 1972, avec deux dessins de Jacques Dormont. Prix Alfred Droin 1972 de la Société des Gens de Lettres de France, Prix Jean-Christophe 1973 de la Société des Poètes français, Prix Charles Van Lerberghe 1974.
- ***Comme la rose sur la croix***, Ottignies-Louvain-La-Neuve, éd. J. Dieu-Brichart, 1983, avec deux dessins de Jacques Dormont. Prix Marguerite Van de Wiele 1987 de la Fondation Charles Plisnier.
- ***Le feu de la roue***, Ottignies-Louvain-La-Neuve, éd. J. Dieu-Brichart, 1995, avec un dessin hors texte de Jacques Dormont.

Prose :

- ***Trois mondes transparents***, (Auguste Marin, Armand Bernier, Maurice Carême), Bruxelles, éd. Le Thyse, 1986.
- ***Du langage de l'écume au souvenir du feu : Raymond-Jean Lenoble***, *La Revue Générale*, 1992.
- ***Louis Daubier, poète de la transparence***, *La Revue Générale*, 1993.
- ***Auguste Marin ou il ne faut pas laisser mourir les poètes***, *La Revue Générale*, 1994.

- ***Dieu, l'arbre et l'oiseau : trois thèmes d'Armand Bernier***. *La Revue Générale*, 1994.
- ***Marie Noël ou l'âme en peine***, *La Revue Générale*, 1995.
- ***Deux poètes du monde intérieur : Charles Van Lerberghe et Fernand Séverin***, *La Revue Générale*, 1995.

À consulter :

- FRICKX, R. et TROUSSON, R., ***Lettres françaises de Belgique, Dictionnaire des œuvres, II. La poésie***, Paris-Gembloux, éd. Duculot, 1988.
- FRICKX, R. et JOIRET, M., ***La poésie française de Belgique de 1880 à nos jours***, Paris-Bruxelles, éd. Nathan et Labor, 1977.

Texte et analyse

à Jacques Dormont

*Eau vivante,
Mon indolente, ma fougueuse,
Eau vive, ma sœur par le chant,
Eau ténébreuse des étangs
Où se mire un donjon veiné de scolopendres,
Eau saline des profondeurs
Où le poulpe ressemble à la Rose des Vents,
Eau stagnante et verte des douves...*

*Eau limpide des oasis
Où le vent se penche pour boire,
Eau-vertige du puits qui s'ouvre sur la mer...*

*Eau souterraine
Dont les lents poissons albinos
Ignorent la splendeur du ciel...
Eau des fontaines de villages
Où fuit l'écrevisse d'eau douce,*

*Eau-licorne
Que des mains impures te touchent,
Et je frémis comme la feuille sous l'ondée...*

Ce poème est extrait d'un recueil ***Comme la rose sur la croix***. Il est dédié à Jacques Dormont, un illustrateur qui, de ses dessins nourris d'un certain surréalisme, a enrichi plusieurs livres de Claudine Bernier.

Le titre du recueil fait référence à l'ésotérisme d'une société secrète, la Rose-Croix, qui se constitua à la fin du XV siècle, et avait pour emblème une rose rouge (symbole d'ascétisme), fixée au centre d'une croix. Cette société se réclamait alors de sources égyptiennes antiques. Les rosicruciens portaient intérêt à l'alchimie et à la recherche de la pierre philosophale. Après une éclipse, au XVIIIe siècle, les associations de la Rose-Croix ont repris vigueur. Elles mettent l'accent sur l'ascèse et la connaissance de soi. On retrouvera l'intérêt de l'auteur pour cet ésotérisme dans le poème choisi consacré uniquement à l'eau sous toutes ses formes.

Le poème se compose de quatre parties qui se rapportent successivement à l'eau vive, à l'eau des étangs, de la mer, des douves, des oasis, des puits, des grottes, des nappes phréatiques et des fontaines. Il se termine par l'évocation d'une eau, symbole de la pureté.

À l'exception des évocations *eau vivante*, *eau souterraine*, *eau-licorne*, tout le poème se compose de deux espèces de mètres : des alexandrins (12 pieds) et des octosyllabes (8 pieds) répartis selon le rythme interne du texte voulu par l'écrivaine.

Première strophe :

Dans les trois premiers vers, l'auteur parle d'abord de l'eau, signe de vie, qu'elle soit *indolente* ou *fougueuse*. L'appropriation de l'eau, indiquée par l'usage des déterminants possessifs (*mon*, *ma*) montre que le poète assimile l'eau à sa propre existence (emploi de deux adjectifs joints au nom *eau* : *vivante* et *vive*). Cette similitude se confirme aussitôt, l'auteur considérant l'eau comme sa sœur (le poète et l'eau chantent). Les vers 4 et 5 parlent de l'eau des étangs, obscure (*ténébreuse*). Le poète qui rappelle souvent dans ses textes des légendes (bretonnes, notamment), où il est question de villes englouties (Ys) voit donc, dans ces étangs, le reflet d'un *donjon*. L'évocation des *scolopendres* (mieux connus sous le nom de mille-pattes) souligne la présence de ces myriapodes sur les anciennes murailles. Les vers 6 et 7 de cette strophe parlent de l'eau des mers (*des*

profondeurs), *saline*, où vivent les poulpes (pieuvres aux longs bras armés de ventouses) comparés à la Rose des Vents (à noter l'usage des majuscules, la rose des vents faisant partie de la panoplie de certaines sciences occultes). Le dernier vers de cette première strophe parle de l'eau des *douves* (fossés entourant, jadis, les châteaux) stagnante et verte (l'eau de ces lieux est souvent recouverte de lentilles).

Deuxième strophe :

Évocation de l'eau des oasis frôlée par le vent du désert (belle image pour parler de ce vent qui *se penche pour boire*.) De l'eau du puits (qui donne le vertige lorsqu'on se penche vers lui), puits pouvant être ici aussi compris comme une entaille qui s'ouvre dans une falaise et au fond de laquelle tremble un peu d'eau de mer.

Troisième strophe :

Les trois premiers vers parlent des eaux souterraines, soit des nappes phréatiques, mais surtout des eaux prisonnières des grottes puisqu'y vivent des poissons aux corps ternes, sans couleurs (albinos). Les deux autres vers rappellent l'eau *douce* des fontaines où vit l'écrevisse qui *fuit* au moindre danger.

Quatrième strophe :

Claudine Bernier s'intéresse à une eau mythique dénommée *eau-licorne*. L'on sait que la licorne, cet animal fabuleux que l'on représente avec un corps de cheval, une tête de cheval ou de cerf et une corne unique au milieu du front, est l'emblème de la virginité et de la pureté dans les légendes du moyen âge. Le poète s'identifie donc à cette licorne, à cette eau qui *frémit comme la feuille sous l'ondée* (belle image) dès que *des mains impures* (le) *touchent*.

L'on remarquera dans ce poème l'usage adéquat de mots aux sonorités nourries de *en* ou *an*, *eu*, *ou*, qui confèrent au poème une certaine douceur,

Claudine BERNIER - 12

tels indolente, fouguese, ténébreuse, scolopendres, profondeurs, poulpe, stagnante, douves, se penche, s'ouvre, souterraine, splendeur, douce, touchent, sous. En revanche, l'usage des sons i donne plus de vivacité à certains vers : vivant, vive, limpide des oasis, eau-vertige du puits qui, où fuit l'écrevisse.

Extraits

*La mer danse
Près des petites maisons.
Toutes les vagues s'allument
Et la plage s'éclaire.*

Le vent parle à l'ange du ciel.

*Adieu, adieu, mon ange.
Tu ne connaîtras jamais
Ma belle vie...*

(Poèmes de mes six ans)

Perdue en mon miroir

*La lumière est si pâle aujourd'hui que j'ai peur,
Il monte de la terre une lente tristesse,
Un silence d'oiseau dans une aube invisible.
De la brume a dissous les clochers de ma ville
Et l'eau couleur de Nil de mon miroir d'ogives
Se referme sur moi.*

*Voici mille ans que j'erre entre des algues folles,
Voici mille ans que je noue à mes seins d'enfant
Un serpent couleur de fumée, un serpent bleu
Gorgé de ciel, immobile comme une écharpe.
Le monde ne sait plus que mon ombre était douce
Et plus triste et plus mystérieuse que moi.
Quand reverrai-je encor la fille aux tresses blanches*

*Qui depuis tant d'étés survit en ce miroir
Et qui, si doucement, me prenant par la main,
Me montrait, frissonnant aux vitres du matin,
Verte comme ma joie, une étoile filante?
La lumière est si pâle aujourd'hui que j'ai peur.
Il monte de la terre une lente tristesse
Un silence d'oiseau dans une aube invisible.
Et l'eau couleur de Nil de mon miroir d'ogives
Se referme sur moi.*

(Les bûchers sur la mer)

Surgi des eaux

*J'ai tant songé qu'un village a surgi des eaux.
J'écarte mes cheveux pour mieux le reconnaître,
Mais il est invisible à force d'être beau.
Le vent s'y penche sur la terre
Avec tant de sollicitude
Que j'ai peur de ma solitude
Comme d'une île sans oiseaux.
Et sur cette plage déserte
Où le sable ronge les ans,
J'ai parfois envié le vent,
Le vent fol, épris du silence
Et de l'ombre blanche des tours
Qui parle en secret d'espérance.*

(Les bûchers sur la mer)

Les noces du vent

*Sera-t-elle demain cette étoile filante
Qui glisse vers la mer?
Cette épave aux songes sylvestres?*

*Cette rose d'automne ignorante des neiges ?
Cette crique de gel amoureuse du feu ?
Que peut-elle aujourd'hui saisir de ce silence
Où se fondent la terre et le feuillage et l'eau
Pour les noces du vent où le ciel la convie,
Cette morte en sursis
Qui laisse entre ses doigts, fuir un reste de vie ?*

(Les noces du vent)

Dieu parle à la licorne

*Tu bondis d'astre en astre, licorne,
Et tu mêles d'azur le sable et l'herbe,
Cependant que ta corne, en quête de beauté,
Des gouffres verts, sonde le ciel,
Blessant chaque fût de lumière,
Tu bondis d'astre en astre, licorne,
Et j'écoute dans mes forêts
S'émouvoir l'écorce des arbres.
Servante de l'azur et de la pureté,
Nul ne peut assouvir ta grande soif des neiges.
Quand tu mettrais à mal toutes mes nébuleuses,
Mes mains carresseraient tes hauts flancs indociles,
Tandis que j'entendrais monter de mes vergers
Un long ruissellement de feuillage et d'étoiles...*

(Les noces du vent)

*Les peupliers m'ont dit : « Aime le vent et tremble.
Tu seras reine en un royaume sans frontières.
Tous les vergers du ciel sont de vastes volières.
Il y a tant et tant d'oiseaux bleus...
Aime le vent et tremble,
C'est un seigneur violent plein d'étranges douceurs. »*

*Les saules m'ont confié :
« Chéris la mer comme une sœur,
Sa détresse est immense.
Elle te comblera d'épaves
Et de couronnes de lichens,
De mâts damasquinés, de bruissants coquillages,
De donjons incrustés de coraux et de sel.
Chéris la mer comme une sœur,
C'est notre mère universelle. »*

*Les roseaux m'ont chanté : « N'aie pas peur de l'orage.
Le feu à l'âme blanche et des grâces de cygne.
En l'arcane des nuits,
S'allumeront pour toi de mouvants sortilèges.
N'aie pas peur de l'orage,
Le feu est pur comme la neige. »*

*Et seule sur la plage où psalmodiait l'hiver,
Avec le vent, la mer, des flammes des bûchers,
J'ai scellé cette triple alliance.*

(Toute l'âme du ciel)

*Sur la plus haute tour, le vent se désespère,
Le vent pleure devant ses immenses volières
Dont l'hiver a repris les milliers d'oiseaux blancs.*

*O vent, viens épouser les donjons du silence.
Lorsque le chant du gui ravi en aube blanche
S'élève dans la nuit du solstice d'hiver,
La rose s'initie aux mystères du givre...*

*La vague qui se meurt au seuil de la lumière
Entraîne au fond des eaux toute l'âme du ciel
Et la mer qui chemine en secret sous la neige
Enfante chaque jour mille jarres de sel.*

*Sur la plus haute tour, j'entends pleurer le vent,
Et pour le consoler, je donnerais mon âme...*

(Toute l'âme du ciel)

*Le printemps a jailli jusqu'au fond de la mer.
Dans les grands vergers océans,
Il y a si longtemps que les coraux l'espèrent...
L'anémone marine ouvre son aile au vent
Des profondeurs, et la méduse qui sommeille
S'épanouit comme une fleur
En répétant : « Joie et douceur
D'être plus légère que l'onde ! »
Sitôt né, le lichen se languit du soleil.
L'épave nonchalante aux rêves d'arc-en-ciel,
L'épave ressuscite en sa gaine de sel.
De tous côtés, des torrents de pourpre s'allument,
Surgis du dôme en feu de ce rucher d'écume.
Et voici les buissons qui flambent, par milliers...
Un cantique d'amour s'échappe du collier
Que tissent en secret les coraux à l'épave.
Et le mât constellé de vivants coquillages
Palpite au fil de l'eau comme une rose au vent...*

(Toute l'âme du ciel)

*Me lover dans le vent comme au creux d'une vague
Et m'éveiller au plus profond de Brocéliande
Au cœur de la tempête allumée par Yvain
Voir bondir des fourrés les biches et les daims
Et fuser vers le ciel l'envol blanc des colombes
Me lover dans le vent comme au creux d'une vague
Avec la feuille d'or que l'automne a blessée,
Voguer à la dérive à l'instar de Tristan
Vers la source où Merlin a rencontré la fée...*

*Je chercherai longtemps la fontaine enchantée
Et la margelle d'ombre où repose le vent...*

(Toute l'âme du ciel)

*Ô Chartres, fier vaisseau qui vogues dans les blés,
Nous fîmes sur ta nef un fabuleux naufrage
Au sein des flots épais de ces épis dorés.
Ta voûte se module en arpèges d'étoiles
Et l'ombre fait chanter tes vergues et tes voiles
Qu'embrasent les vitraux à la Saint-Jean d'Été.*

*Nous reviendrons, la nuit, danser avec les druides
Autour du puits celtique en robes de clarté,
Et, parmi ces gisants aux longues mains coupées,
Au fond de ce dédale où se love la vouivre,
Des trois tables de pierre aux trois roses de feu,
Nous chercherons ce Graal où boivent les sirènes...*

(Comme la rose sur la croix)

*La pierre où le ciel est captif
N'écoute pas chanter les ombres
Car la lumière est un esquif
Qui s'étoile de gouffres sombres...*

*Connais-tu cette route d'eau
Qui jadis traversait ma ville
Lorsque j'avais six ans à peine?
Mais depuis, depuis, que de peines
Ont levé mes blancs lévriers!*

*Retrouverons-nous la fontaine
Où sommeillent tant d'anneaux d'or
Qu'on les glisserait par dizaines
Aux doigts effilés de la Mort?*

*La pierre où le ciel est captif
N'écoute pas chanter les ombres.
O vent, permettras-tu qu'il sombre,
Le tendre esquif de la Lumière?*

(Comme la rose sur la croix)

*Mes sœurs de lait, les algues rousses,
Que la vague oublia sur cette roche aride
Et qui cherchez la mer comme on cherche l'amour,
Forêt de goémons tout ocellés de sang
Et tout gonflés de larmes,
J'étends vers vous des mains que le sel a gercées
Et je pose ma joue sur vos lèvres humides
Pour mieux sentir en vous battre le cœur du monde...*

(Comme la rose sur la croix)

*Toi qui te fonds dans la pénombre
Pour mieux renaître en la clarté,
Serais-tu jalouse, mon ombre,*

*Si, dans ma quête de l'or vert,
J'aspirais à une lumière
Où tu n'aies plus droit de cité?
Par les nuits fauves de l'été,
Tu sens le soufre et la bruyère...
Moi, pour accéder au mystère,
Il me faut me griser de neige,
Aussi limpide que l'oiseau...
Que prenne fin le sortilège
Qui nous souda dès le berceau
Comme des jumeaux planétaires
Et que tes mains d'ombre, légères,
Tes douces paumes émissaires,
Portent le poids de mes péchés!*

(Le feu de la roue)

*Plus belle, chaque fois, de s'être dérobée,
S'il me fallait mourir sans l'avoir découverte,
Pourrais-je déceler, en la feuille encore verte,
Ce vertige d'amour l'inclinant vers la Terre
Et gagner, à mon tour, cette vaste clairière
Où l'octuple chemin se perd dans la clarté?*

*L'herbe de Jean fleurit au sein de la bruyère...
Nous reviendrons, la nuit, cueillir cette lunaire
Et capter du menhir l'influx mystérieux
Où le rose lichen s'étoile sur la pierre
Comme rose trémière en rosaces de feu...*

.....
Ma quête se poursuit, ardente, solitaire...

*Mais vous qui recherchez la Pierre
Au son de vos luths enjoués,
Découvrez-vous la Vérité*

*Au fond du matras constellé,
Frères Souffleurs écartelés
Entre le soufre et la lumière?*

(Le feu de la roue)

Ballade du Prince Hélas et du cygne de feu

Le Prince Hélas est las de vivre. Il a croisé sur ses genoux deux mains longues et pâles qu'il contemple à la dérobée. Il se demande pourquoi Dieu lui a donné les mains les plus belles du monde.

Il fait si lourd sur Tintagel. On sent mûrir dans l'air salé la promesse lente d'un orage. Sur la plage, le cygne noir descend lentement vers la mer. Derrière lui, ondule une traînée d'étoiles, de minuscules étoiles vertes et bleues qui tremblent dans la timide lumière du matin. C'est à peine s'il touche la terre. Et le Prince Hélas se demande pourquoi Dieu a mené vers lui l'oiseau le plus majestueux du monde...

Il se souvient encore de son apparition mystérieuse sur l'île. Il était alors un petit garçon triste, prisonnier du vieux château de Tintagel. Un jour, il s'est échappé vers la plage. Dès la lourde porte du palais, le vent sauvage de la mer lui fouetta le visage. Sous la lumière, il vacilla, ébloui. Sa main chercha appui sur le mur d'ombre familier. Un instant, il ferma les yeux.

L'oiseau de feu était devant lui... Il emplissait le seuil de ses ailes entrouvertes, barrant le passage à l'enfant subjugué. À chaque battement d'ailes, la lumière se déplaçait avec le cygne. Une cascade d'étoiles ruisselaient tout autour de lui. Une musique très lointaine s'éleva au milieu du bruit rythmé des vagues... Combien de temps demeura-t-il adossé contre ce mur d'ombre?

Chaque jour, l'enfant venait rejoindre le cygne aux ailes de lumière. Il s'échappait sur la pointe des pieds, et l'oiseau rutilant l'attendait,

immobile... Ensemble, ils descendaient vers la grève. L'enfant suivait le cygne, porté par son mouvant sillage d'étoiles et de pierreries. Parmi les vagues les plus houleuses, le Prince, fasciné, marchait gravement sur la mer. Un cormoran montait, allègre, et se perdait dans le soleil.

Depuis treize ans, l'oiseau de feu n'a pas quitté Tintagel. Mais jamais le Prince Hélas n'a pu savoir quel pays lointain l'avait vu naître ou de quelle légende il s'était échappé. Il a renoncé à le suivre sur les rayons verts d'un soleil impossible où croassaient des corbeaux prisonniers. Et le Prince est las de vivre, las de n'avoir pu percer ce secret, las de vivre et de guerroyer. Hier, il a déposé son épée sur la plage et la mer est venue la prendre...

Le Prince Hélas a dénoué ses mains longues et pâles. Il s'est agenouillé sur le bord de la plage. Il essaie de prier, il essaie d'oublier la perfection de ses mains blanches mais elles sont retombées, inertes comme de grands oiseaux blessés. Alors, avec colère, il a jeté la Bible dans la mer.

Et le Prince laisse flotter ses mains, corolles de perce-neige, mouettes apprivoisées. Leur vol l'a mené vers la grève. Il y détache sa plus belle nef, or et noire, aux reflets de guêpe. Il a largué la voile grise où le matin reste captif. Sous son masque de pierre, la figure de proue, énigmatique et sereine, le regarde s'affairer. Il n'emporte que sa harpe et son serpent favori.

Sur la plage, le cygne noir descend lentement vers la mer... Ah ! rompre les dernières amarres... Plonger, les yeux fermés, dans un gouffre d'étoiles... Sentir se refermer sur soi les vagues vertes du néant... Il ne sait plus ce qu'il tente... La mer ne le décevra pas...

(Toute l'âme du ciel)

Synthèse

Si Claudine Bernier n'est pas un auteur prolifique, en revanche, elle a été un poète précoce puisque ses premiers textes, elle les a dictés (elle n'écrivait pas encore), dès l'âge de quatre ans.

Son père, le poète Armand Bernier, les a recueillis et les a publiés, en 1949, sous le titre *Poèmes de mes six ans*. Cette mince plaquette, d'ailleurs illustrée de deux aquarelles de Claudine, est introduite par une préface paternelle, datée de 1941. L'enfant y est appelée Petite Fée par le père comblé. Le poète Georges Marlow, de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, signe, pour cette gerbe, un poème liminaire :

*Fille d'Armand Bernier que j'admire et que j'aime,
Claudine, dont la joue a la saveur d'un fruit,
Porte à son front d'enfant le double diadème
Des fleurs qu'elle dessine et des vers qu'elle écrit.*

Ce don de poésie a sans doute été éveillé et entretenu grâce aux nombreuses amitiés poétiques nouées par la famille Bernier avec les poètes de l'époque, notamment Auguste Marin (tué à la guerre, en mai 40) qui sera d'ailleurs le parrain de la petite Claudine. Tous ces auteurs pratiquaient une poésie transparente louant le monde et la pureté et obéissaient à une grande rigueur formelle. Cet esprit et cette façon de dire ont beaucoup marqué par la suite l'écriture de Claudine Bernier.

D'autres tâches, surtout les études, requièrent alors la fillette, l'adolescente, la femme. Claudine Bernier retrouve cependant la poésie dès ses vingt ans.

En 1962, elle publie *Les bûchers sur la mer*. L'ensemble s'ouvre par dix poèmes regroupés sous le titre révélateur de *Mort d'une petite fille*. La poétesse aveugle Angèle Vannier préface ce recueil. Choix on ne peut plus heureux, Éluard ayant un jour défini les centres d'intérêt de la préfacière : *le soleil et l'azur, les fleurs, les fruits, les blés, le visage des hommes, la lente convulsion des mers*, ces thèmes que l'on retrouve souvent combinés à d'autres dans les poèmes de Claudine Bernier. *Quel véritable poète n'a rêvé de se soustraire à la marche du temps?*, écrit Angèle Vannier. Claudine Bernier, elle aussi, y songe et sa manière de s'opposer à cette dimension qui assujettit l'homme, est d'aspirer à la pétrification... *Ce qui est intéressant chez elle*, continue la préfacière, *c'est qu'elle demeure fidèle à une imagerie essentielle que son âme de poète-enfant a puisée à la mémoire même du monde... Le paysage de Claudine Bernier nous apparaît à première vue comme infra-humain; pourtant on note des appels fervents à l'amitié d'une étoile, à l'étreinte des eaux supérieures... Elle fait souvent la synthèse de deux thèmes : l'appel du pays des fêtes inquiétantes où les serpents charmeurs la guettent entre les branches et l'appel des zones étoilées où elle sait que la paix l'attend.*

Le recueil *Les noces du vent*, paru en 1970, reprend – est-ce un signe voulu de continuité? – douze poèmes des *Bûchers sur la mer*. Il est préfacé par Franz Hellens. Celui-ci souligne la diversité de l'inspiration de Claudine Bernier qui *va dans tous les sens, épouse toutes les dimensions, fouille le substratum céleste et le fond problématique des mers et des océans et dont les images ont toujours le sortilège de l'inattendu*. Dans ces textes, le poète exprime, ainsi que l'a écrit Adrien Jans, *le désir d'une communion avec les plus pures essences et la nature, avec les éléments premiers de la jeunesse du monde*. Déjà apparaît ici l'intérêt que Claudine Bernier ne va plus cesser de manifester aux légendes et aux mythes ainsi qu'aux merveilles (rives du Rhin peuplées par des Lorelei). Elle le précise notamment dans *Complainte celtique* (où il est question d'Elseneur, de Tintagel, d'Yseut et de Merlin) ou dans *Requiem pour Lorelei*. Déjà est annoncé aussi le thème de la licorne.

Les leitmotifs du vent, de l'arbre, de la mer, du besoin de lumière (*Mais pourrai-je jamais rejoindre la lumière/ Et tenir en mes doigts ces matins transparents*) se retrouvent pleinement dans *Toute l'âme du ciel* où le poète évoque de nouveau Brocéliande, Tristan et Yvain. Deux contes symbolistes closent ce recueil annonçant déjà *Comme la rose sur la croix* paru onze ans plus tard (1983). Outre sa thématique habituelle, Claudine Bernier s'en réfère davantage encore dans ce recueil aux présences allusives et légendaires (Mélisande, Ophélie, Mélusine, Viviane, Merlin, Le Minotaure) ainsi qu'à certaines données ésotériques, voire cabalistiques. Les épigraphes et les dédicataires indiquent aussi la fidélité de Claudine Bernier à une écriture à la fois savante et chatoyante ainsi qu'à *un univers de rêve ou de nostalgie* (Michel Broeyere).

De nouveau, dans *Le feu de la roue* (1995), Claudine Bernier s'inspire des métamorphoses de l'âme et des choses. Un certain mysticisme empreint de la mythologie antique traverse toujours nombre de ses poèmes, ce qui donne à l'ensemble une épaisseur ésotérique se réclamant cette fois du symbolisme de la roue et de la croix (*Mais es-tu vraiment sûr de connaître la Roue?*). Ici encore, le poète aime user de mots rares et de majuscules. Cette poésie est une façon d'approcher des Vérités, de *délivrer en nous l'archange qui sommeille*.

Robert Frickx a résumé, on ne peut mieux, la façon de dire de Claudine Bernier. *Classique, mais souple dans l'interprétation des règles, la poésie de Claudine Bernier est un hymne sauvage et doux à la nature et à la vie. Son univers de légende évoque des animaux aux noms étranges, des princes d'un autre temps, des communions païennes entre la nature et le poète. Sa réussite tient au climat qui baigne ses poèmes, à la transparence des images qu'elle propose, à l'évocation suggestive de moments propices et fervents.*

Plus modestes sont les études que Claudine Bernier a consacrées quasi uniquement à des thèmes qu'elle chérit ou à des poètes élus car proches d'elle par l'esprit et l'écriture. Elle s'est ainsi intéressée à *Trois mondes transparents*, ceux d'Armand Bernier (son père), d'Auguste Marin (son

Claudine BERNIER - 26

parrain), de Maurice Carême; à d'autres poètes : Raymond-Jean Lenoble, Marie Noël, Louis Daubier, Charles Van Lerberghe et Fernand Séverin. Somme toute, une espèce de filiation avouée.

Roger FOULON